



Alejandro Cheirif Wolosky: Alexander von Humboldt et la
»Naturphilosophie«, in: Francia 42 (2015), S. 363-370.
DOI: 10.11588/fr.2015.4.44583

Copyright



Das Digitalisat wird Ihnen von perspectiva.net, der Online-Publikationsplattform der Max Weber Stiftung – Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland, zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

ALEJANDRO CHEIRIF WOLOSKY

ALEXANDER VON HUMBOLDT
ET LA »NATURPHILOSOPHIE«

Lorsque Humboldt revint de son voyage en Amérique (1799–1804), la scène scientifique et intellectuelle en Europe n'était plus la même. L'université de Iéna était devenue le centre d'une philosophie de la nature (en allemand *Naturphilosophie*) qui visait à rassembler le général et le particulier, la science et la poésie. Les Lumières et le romantisme avaient été remplacés par une bifurcation irrévocable: d'un côté, le romantisme de la philosophie de la nature, de l'autre, le matérialisme scientifique de l'histoire naturelle française. Si la science française incarnait le succès des Lumières, la poésie et la philosophie de la nature allemandes évoquaient de plus en plus l'image d'un romantisme réactionnaire qui visait à la résurrection mythique et poétique du monde médiéval.

Entre »civilité« française et »Kultur« allemande

Situé donc entre le temps chrétien et le temps moderne, entre les Lumières et le romantisme, entre l'histoire naturelle et la philosophie de la nature, Alexander von Humboldt évoque l'image d'un homme-frontière. D'une part, comme le montre Hanno Beck, Humboldt partage les contradictions du siècle des Lumières: témoin des tensions entre »l'utilité prosaïque et la philosophie kantienne«, entre »la bourgeoisie et la noblesse«, entre la »croyance et la raison«, entre la »tyrannie extérieure et la liberté intérieure«¹. D'autre part, il s'agit d'une question plus strictement biographique. Son père fut commandant de l'armée prussienne pendant la guerre de Sept ans ainsi que chambellan du prince impérial; sa mère appartenait à une famille française huguenote installée en Prusse depuis la révocation de l'édit de Nantes. Au cœur des événements politiques de la fin du siècle des Lumières, Alexander von Humboldt est né à Berlin vingt ans avant la Révolution française. Entre les Lumières et l'idéalisme allemand, Humboldt se situe à l'intérieur des conflits sociaux des principautés allemandes de la fin du siècle: entre la »civilisation« française et la *Kultur* allemande. Comme le montre Norbert Elias, le cercle littéraire fréquenté par Humboldt – les poètes du *Sturm und Drang*, les idéalistes allemands et les philosophes de la nature – représentait un idéal esthétique et social opposé aux Lumières de la cour de Frédéric le Grand et ses successeurs. À l'idéal nationaliste d'une vie »naturelle«, celui de l'unité allemande, s'opposait le caractère »artificiel« de la cour. En effet, la cour de Frédéric était toujours une espèce de miroir des usages et coutumes de la cour française. À cette aristocratie qui parlait français et dont la civilité n'évoquait que la frivolité de la cour s'opposait une intelligentsia allemande d'origine bourgeoise dont la *Bildung* et la *Kultur* renvoyaient aux vertus scientifiques et philosophiques. À la civilisation frivole de la cour ils opposaient la *Kultur* de l'université². En effet, lors du retour de Humboldt de son voyage en Amérique, l'université de Iéna était devenue le cœur scientifique et intellectuel des principautés allemandes. Sous le mécénat du duc Karl August de Sachsen-Weimar-Eisenach, l'université rassemblait les plus grands savants de l'époque qui, à leur tour, représentaient les principaux courants philosophiques et

1 Hanno BECK, Alexander von Humboldt, Wiesbaden 1959.

2 Norbert ELIAS, Über den Prozeß der Zivilisation, Berlin 1939.

littéraires: la philosophie de la nature de Schelling, l'idéalisme de Fichte et Hegel, le *Sturm und Drang* de Schiller et Goethe et le romantisme de Schlegel et Novalis. À Berlin, la *Kultur* allemande était représentée, vers 1800, par toute une «sphère publique» où «chrétiens et juifs, hommes et femmes, nobles et bourgeois» se rassemblaient autour de deux publications: la «Berlinerische Monatsschrift» autour de la «Mittwochgesellschaft» et «Die Allgemeine deutsche Bibliothek» autour du «Montagsclub»³.

Le salon littéraire de Henriette Herz

Sans être membre de la «Mittwochgesellschaft» ou du «Montagsclub», Humboldt entretenait des liens étroits avec les deux publications. Il fréquentait en outre deux célèbres salons littéraires dans des résidences privées: premièrement, la résidence du philosophe juif Moses Mendelssohn et, deuxièmement, le célèbre salon littéraire de Henriette Herz. Mendelssohn, depuis 1767, avec la publication de son «Phädon oder über die Unsterblichkeit der Seele», était devenu le prototype de l'homme des Lumières, une espèce de «Nathan der Weise» qui voulait rapprocher la communauté juive de l'universalisme philosophique des Lumières. Dans la résidence de Mendelssohn, Humboldt rencontra plusieurs personnalités des Lumières en Allemagne à l'époque où la mémoire de Gotthold Ephraim Lessing était toujours présente. Ainsi, dès sa première jeunesse, Humboldt se situait dans une frontière qui délimitait le caractère particulièrement paradoxal de la sphère culturelle allemande dans la période de la Révolution française: entre l'esprit révolutionnaire de la *Spätaufklärung* et la réaction nationaliste pendant les guerres napoléoniennes, entre le classicisme de Weimar et le romantisme réactionnaire. Quelques années avant la prise de la Bastille, en 1783, les frères Humboldt furent introduits dans le salon de Henriette Herz. Ils assistèrent là à des lectures de poèmes épiques et lyriques, ainsi qu'à des traités philosophiques et littéraires. Comme le dit Bettina Hey, le salon de Henriette Herz avait pour but non seulement l'instruction intellectuelle, mais le raffinement des sensibilités et l'affinement de l'amour pour l'érudition. Le salon d'Herz était aussi l'occasion pour les épouses des savants et des philosophes – telles que Dorothea et Henriette Mendelssohn, Therese Heyne, ainsi que Caroline von Wolzogen, belle-sœur de Friedrich Schiller, et Caroline von Dacheröden, épouse de Wilhelm von Humboldt – de s'introduire dans les vertus de la cour et dans le monde des sciences et des lettres. La relation intime de Henriette Herz avec Friedrich Schleiermacher fit du salon un espace pour des projets collectifs de traduction et d'herméneutique. La présence de Schleiermacher n'est pas le seul témoignage des rapprochements de Humboldt vers la théologie. En effet, comme en témoignent ses correspondances avec Wilhelm Gabriel Wegener, Humboldt discuta amplement avec Wegener lui-même, son ami de jeunesse, autour d'une thèse théologique: une tentative de fournir une herméneutique rationnelle des miracles de la Pentecôte (*Eine rationale Erklärung des Pfingstwunders*). Toutefois, la résidence de Henriette Herz n'était pas limitée au monde des sciences et des lettres. Comme le montre son autobiographie, le salon devint une tentative pour édifier une société intime et secrète: un *Tugendbund*. Parmi ces membres se trouvaient, entre autres, Georg Forster et Wilhelm von Humboldt. Dans son autobiographie, Henriette Herz écrit: »In dem Kreise der Bekannten wurde bald darauf ein Bund gestiftet, in welchen wir nach und nach auch uns persönlich Unbekannte, deren ernstes Streben und deren Bedeutung uns durch gemeinschaftliche Freunde kund geworden war, hineingezogen. Der Zweck dieses Bundes, einer Art Tugendbund, war gegenseitige sittliche und geistige Heranbildung, so wie Uebung werththätiger Liebe⁴.«

3 Christopher M. CLARK, *Iron Kingdom: The Rise And Downfall of Prussia, 1600–1947*, Londres 2006, p. 264–265.

4 Henriette HERZ, *Ihr Leben und ihre Erinnerungen*, Leipzig 1977 [première éd. Berlin 1850], p. 149–150.

Les convictions politiques et scientifiques d'Alexander von Humboldt

Alexander von Humboldt n'avait que seize ans lorsqu'il fut introduit dans les résidences de Mendelssohn et de Herz. Ces salons firent connaître au jeune Alexander les débats de la *Spät-aufklärung* à l'aube de la Révolution française. Toutefois, les intrigues des salons littéraires n'excluaient pas les expressions des convictions et des aspirations politiques. Nous devons à la correspondance de Humboldt avec Varnhagen von Ense un témoignage qui attirera la curiosité des contemporains: il s'agit du seul document où les convictions politiques de l'explorateur prussien – ainsi que ses jugements des événements politiques contemporains – sont dépourvus de toute réserve et discrétion. On y trouve, par exemple, un témoignage irrévocable de son attachement aux principes et idéaux de 1789. Le 13 septembre 1844, Humboldt écrit à Varnhagen von Ense: »Ich muß nach Sanssouci auf einige Tage wo ich leider meinen 75 jährigen Geburtstag erlebe. Ich sage bloß leider weil ich 1789 glaubte die Welt würde einige Fragen mehr gelöst haben. Ich habe vieles gesehen aber nach meinen Forderungen doch nur wenig⁵.« Nous trouvons aussi dans sa correspondance avec Varnhagen von Ense son désenchantement de la révolution de Juillet 1830. Peu après la révolution, il écrit: »Meine Hoffnungen sind schwach. Seit vierzig Jahren seh ich in Paris die Gewalthaber wechseln immer fallen sie durch eigne Untüchtigkeit immer treten neue Versprechungen an die Stelle aber sie erfüllen sie nicht und derselbe Gang des Verderbens beginnt auf's neue⁶. Nous trouvons aussi dans cette correspondance son mépris pour le *Kastengeist* de l'aristocratie prussienne⁷, son indignation face à la déclaration de l'empire de Napoléon III⁸ et, finalement, son impatience envers le caractère décadent du libéralisme prussien. Dans une lettre de date incertaine, mais sans doute postérieure à 1852, Humboldt écrit à Varnhagen von Ense: »Jahrhunderte sind Sekunden in dem großen Entwicklungsprozesse der fortschreitenden Menschheit. Die ansteigende Curve hat aber kleine Einbiegungen und es ist freilich unbequem sich in solchem Theile des Niedergangs zu befinden⁹.«

Le caractère contradictoire du »républicanisme« de Humboldt, tout en demeurant chambellan du roi de Prusse, n'est pas moins paradoxal que ses convictions religieuses. Premièrement, les dogmes du christianisme ne faisaient qu'inciter sa dérision: »Sie sehen daß mein politischer Muth mich nicht verläßt, daß ich noch sehr an dem irdischen hänge, da, wie ich von ihnen lerne, wir (nach Kant's Ausspruch) nach der sogenannten Entseelung, eben nicht viel Staat machen sollen¹⁰.« Deuxièmement, il manifesta un mépris catégorique envers le déisme mécaniciste des Lumières, qu'il définit ainsi: »Gott regiert die Welt; die Geschichtsaufgabe ist das Aufspüren dieser ewigen, geheimnißvollen Rathschlüsse¹¹.« Dans une lettre du 15 juin 1790, pendant son voyage avec Georg Forster, il écrit à Wilhelm Gabriel Wegener: »Dogmatischer Theismus ist in meinen Augen weit gefährlicher als alle Albernheiten positiver Glaubenslehren, und wenn er auch das Schwert in der Scheide läßt, so begehrt er doch geistigen Todtschlag an der Vernunft¹².« Et il ajoute: »Statt Luther Leibnitz, denkt man, so ist dem Uebel abgeholfen. Und das nennt man Denkfreiheit¹³.« Troisièmement, par opposition au dogmatisme chrétien et au déisme mécaniciste des Lumières – un Dieu tout-puissant garant des lois immuables et de la nature – il

5 Briefe von Alexander von Humboldt an Varnhagen von Ense aus den Jahren 1827 bis 1858, éd. par Friedrich GERHARD, Leipzig 1860, p. 18.

6 Ibid., p. 5.

7 Ibid., p. 34.

8 Ibid., p. 171.

9 Die Gartenlaube – Illustriertes Familienblatt, Leipzig 1863, p. 89–90.

10 Briefe von Alexander von Humboldt (voir n. 5), p. 130.

11 Ibid., p. 40–41.

12 Karl BRUHNS, Alexander von Humboldt. Eine wissenschaftliche Biographie, Leipzig 1872, p. 99–100.

13 Ibid., p. 101.

fournit, sous la forme d'une allégorie, une définition strictement scientifique de la vie et de la mort. Celle-ci se trouve dans une rare collaboration de Humboldt avec Schiller sous la forme d'un article publié en 1795 dans la revue du poète de Weimar »Die Horen«. Le titre de l'article est »Die Lebenskraft oder die rhodisches Genius«. Il s'agit d'une allégorie publiée plus tard dans ses »Aphorismen aus der chemischen Physiologie der Pflanzen«. Les lois de la vie et de la mort, dit Humboldt, relèvent d'une force vitale. Celle-ci est le noyau de toute formation organique qui, à son tour, évoque l'association de ces éléments chimiques:

»Tretet näher um mich her, meine Schüler, und erkennet im Rhodischen Genius, in dem Ausdruck seiner jugendlichen Stärke, im Schmetterling auf seiner Schulter, im Herrscherblick seines Auges, das Symbol der Lebenskraft, wie sie jedem Keim der organischen Schöpfung beseelt. Die irdischen Elemente, zu seinen Füßen, streben gleichsam, ihrer eigenen Begierde zu folgen, und sich mit einander zu mischen. Befehlend droht ihnen der Genius mit aufgehobener, hochlodernder Fackel, und zwingt sie, ihrer alten Rechte uneingedenk, seinem Gesetze zu folgen¹⁴.«

En ce qui concerne la mort, elle n'est que la privation de la matière de toute force vitale et l'épuisement, dans la matière, de l'affinité de ses éléments. Peu avant sa mort, Humboldt redéfinit la vie du point de vue de la distinction organique/inorganique et de ce qu'il appela l'affinité chimique:

»Ich nenne inorganisch die Körper, deren Theile nach den Gesetzen chemischer Affinität gemischt sind; organisch die Körper, deren willkürlich getrennte Theile nach der Trennung, unter den vorigen äußern Verhältnissen, ihren Mischungszustand ändern. Im Organismus beherrscht also ein geheimes Gesetz alle Theile; er besteht nur, indem alle seine Theile wechselseitig Mittel und Zweck des Ganzen sind. Ob man aber mit diesen Definitionen einen Hund aus dem Ofenloch ziehen kann, ist eine andere Frage¹⁵.«

Le scepticisme de Humboldt est, comme le montre Charles Minguet, »une conséquence, exposé dans son traité sur le galvanisme de 1797, de son rejet du déisme vitaliste et de son édification d'une théorie générale de la matière«¹⁶. Or, nous avons, chez Humboldt, non seulement une critique aiguë du dogmatisme religieux, mais aussi du déisme intransigent. Les hommes des Lumières firent de Dieu la justification dernière de l'harmonie naturelle du cosmos. Malgré son profond scepticisme, Humboldt demeure un héritier de cette tradition. Certes, il méprisait à la fois le dogmatisme religieux et le dogmatisme d'un déisme intolérant; entre le scepticisme et l'athéisme, entre la philosophie de l'histoire et l'harmonie des lois de la nature, notre explorateur prussien était avant tout un empiriste. Comme le montre Hanno Beck, au cœur de la doctrine humboldtienne se trouve la recherche empirique comme condition *sine qua non* de l'édification des lois générales de la nature: l'œil droit observait le particulier, l'œil gauche édifiait le général. Plus proche de l'esprit scientifique que de la pensée philosophique, Humboldt fit de l'empirisme et de l'observation rigoureuse la seule justification des lois de la nature. En ce sens, le scepticisme de notre explorateur rompt de manière radicale avec le déisme des Lumières: le dieu des Lumières est remplacé par l'observation scientifique des phénomènes particuliers.

- 14 Alexander VON HUMBOLDT, Die Lebenskraft oder der Rhodische Genius, in: Die Horen, vol. 5, 1795, p. 13.
- 15 Alexander VON HUMBOLDT, Briefwechsel und Gespräche Alexander von Humboldts mit einem jungen Freunde aus den Jahren 1848 bis 1856, Berlin 1861, p. 76.
- 16 Charles MINGUET, Alexandre de Humboldt: Historien et géographe de l'Amérique espagnole, Paris 1969, p. 70–83.

Ainsi, malgré la permanence discursive des lois de la nature et de la philosophie de l'histoire, la pensée de Humboldt achève la rupture définitive avec le dieu des Lumières; d'où le caractère particulièrement sévère à l'égard du romantisme. Tout en demeurant un critique sévère de l'Église et du dogmatisme religieux, Humboldt partageait la curiosité esthétique de ses amis et collègues, aussi bien les philosophes de la nature que les poètes romantiques. Toutefois, lorsque cette curiosité esthétique prit la forme d'une conviction philosophique ou scientifique réelle, Humboldt demeura fidèle à son »républicanisme de cour« et à ses fermes convictions antireligieuses.

Humboldt et Schelling: la correspondance

La correspondance entre Humboldt et Schelling, recompilée par Petra Werner, est un exemple paradigmatique de cette ambiguïté. Lors de son retour en Europe, Humboldt se montra sincèrement ému par les projets de Schelling et des philosophes de la nature. »Was sollte auch in der That mehr meine Aufmerksamkeit auf sich ziehen, als eine Revolution derjenigen Wissenschaften, denen mein ganzes Leben gewidmet ist«, écrit Humboldt à Schelling en 1805¹⁷. En effet, Schelling, craignant l'hostilité de la communauté scientifique allemande, tenta d'incorporer Humboldt – qui était devenu une espèce de célébrité depuis de son retour de l'Amérique – au cercle des philosophes de la nature qui s'était établi alors dans l'université de Iéna sous le mécénat du duc Karl August de Sachsen-Weimar-Eisenach. Schelling accueillit Humboldt non seulement comme un »zweiter Kolumbus«, mais comme le conquérant spirituel du Nouveau Monde – un rédempteur qui rendrait à l'esprit humain ses anciennes possessions. Humboldt se montra reconnaissant des affections et de l'enthousiasme de Schelling. En outre, la philosophie de la nature pouvait fournir aux investigations empiriques les conditions de possibilité de la recherche scientifique. Comme le dit Humboldt à Schelling dans une lettre du 10 février 1806: »Die Naturphilosophie kann den Fortschritten der empirischen Wissenschaften nie schädlich sein. Im Gegentheile, sie führt das Entdeckte auf Principien zurück¹⁸.« En effet, la réflexion de Humboldt relève de la proposition schellingienne de soumettre l'empirisme de la physique à la »sanction« de la »raison philosophique«. Ainsi écrit Schelling à Humboldt en janvier 1805:

»Vernunft und Erfahrung können sich nie anders als bloß scheinbar widerstreiten, und so habe ich das festeste Zutrauen, Sie werden in vielen Punkten die Überraschendste Übereinstimmung der Theorie mit der Erfahrung in der neuen Lehre nicht verkennen. Ihr Geist hat schon mitten im Zeitalter des Empirismus so mächtig über die Schranken der damaligen Physik hinausgestrebt, dass Ihnen die kühnern Ideen der jetzigen Ansicht wie Bekannte sein müssen und unmöglich fremd sein können. Wenn Sie, Ihrem Charakter als empirischer Naturforscher getreu, mit weiser Enthaltsamkeit jenen Ideen in Ihren Werken keinen Eingang verstatten, als soweit sie sich durch Erfahrung bestätigen, so werden Sie deshalb ihren Werth jetzt nicht verkennen, nachdem sie die Sanction der Vernunft durch Philosophie erhalten haben¹⁹.«

Humboldt partageait avec les philosophes de la nature son intérêt pour l'édification d'une théorie des forces de la vie (*Theorie der Lebenskraft*) en termes d'une définition de la vie sur la base de l'affinité chimique des éléments de la matière. La théorie des forces de la vie, esquissée

17 Petra WERNER, *Übereinstimmung oder Gegensatz? Zum widersprüchlichen Verhältnis zwischen A. v. Humboldt und F. W. J. Schelling*, Berlin 2000, voir aussi: Humboldt im Netz 1/1 (2000), <http://www.uni-potsdam.de/romanistik/hin/gentz1.htm> (11.3.2015).

18 Briefe deutscher Romantiker, éd. par Willi A. KOCH, Leipzig 1938, p. 201.

19 Friedrich SCHELLING, *Schellings Leben in Briefen*, Leipzig 1870.

par Humboldt dans ses »Aphorismen aus der chemischen Physiologie der Pflanzen«, est évoquée par Schelling dans son »Entwurf eines Systems der Naturphilosophie« de 1799:

»Wenn also auch Ein und dasselbe Princip Ursache des Lebens, und des chemischen Processes ist, so folgt ja daraus noch nicht, dass das Leben ein chemischer Process seye. Denn das Leben könnte ja (und könnte nicht nur, sondern ist vielmehr), wie die Vertheidiger der Lebenskraft – (in der Rücksicht, dass sie das Leben constant, als etwas über das Chemische Erhabnes ansehen, unendlich hervorragend über die chemischen Physiologen) – mit Wahrheit sagen, nur der Tendenz nach chemisch (gerade wie jene Ursache), und diese Tendenz ist beständig gehemmt, wozu es freilich keiner Lebenskraft bedarf²⁰.«

Toutefois, bien au-delà de ses sympathies scientifiques, comme le montre Petra Werner, lors de son retour en Europe, en 1799, Humboldt partageait le nationalisme révolutionnaire et romantique des philosophes de la nature. L'idée d'une nouvelle philosophie de la nature évoquait dans l'imagination de l'explorateur prussien la »vitesse« de la Révolution: non seulement une »révolution scientifique«, mais une révolution spirituelle et nationale – celle de l'esprit national allemand. Au sujet du nationalisme romantique de Humboldt, Werner écrit: »Schelling habe mit seiner Naturphilosophie eine Revolution in den empirischen Wissenschaften ausgelöst und versicherte, er hielte sie für eine der schönsten Epochen dieser raschen Zeiten. Begeistert bekräftigte er, an das zu glauben, was der Mensch aus der eigenen Tiefe und Fülle hervorbringe, auch glaube er an die Wahrheit, die die Finsternis »durchstrahle« und war stolz, einer Nation anzugehören, deren Geistesthätigkeit mit jedem Jahrzehnt neu beflügelt scheine²¹.« En 1806, Humboldt envoya à Schelling son »Ideen zu einer Geographie der Pflanzen«, un ouvrage qui semblait rattacher Humboldt à la philosophie de la nature²². Dans la préface, Humboldt fournit une nouvelle apologie de la philosophie de la nature de Schelling²³. Comme en témoigne le journal de son frère, Humboldt partageait alors avec les philosophes de la nature son mépris du mécanisme français et de la pauvre sensibilité esthétique et philosophique des matérialistes français²⁴. En juin 1798, Wilhelm écrit dans son journal les opinions de son frère au sujet des savants français: »In den Naturwissenschaften haben sie für keine andre als mechanische und atomistische Erklärungsarten Sinn, nirgend aber für eigentliche Kraft und Wirkung. Selbst die chemische Affinität verstehen sie nur mechanisch. Daher sind sie zwar von spiritualistischen Verirrungen frei, gehen aber nirgend bis auf den Grund, und haben nirgend die volle natürliche Ansicht der Dinge«²⁵. Déjà en 1794, dans une lettre à Schiller, Humboldt critiquait ainsi les naturalistes français:

»Wie man die Naturgeschichte bisher trieb, wo man nur an den Unterschieden der Form klebte, die Physiognomik von Pflanzen und Thieren studirte, Lehre von den Kennzeichen, Erkennungslehre, mit der heiligen Wissenschaft selbst verwechselte, so lange konnte unsere Pflanzenkunde z. B. kaum ein Object des Nachdenkens speculativer Menschen sein; Aber Sie fühlen mit mir, dass etwas Höheres zu suchen, dass es wie-

20 Friedrich SCHELLING, *Erster Entwurf eines Systems der Naturphilosophie*, Iéna 1799, p. 165.

21 WERNER, *Übereinstimmung oder Gegensatz?* (voir n. 17); voir aussi: Humboldt im Netz I/1 (2000), <http://www.uni-potsdam.de/romanistik/hin/gentz1.htm> (11.3.2015).

22 Ottmar ETTE, *Alexander von Humboldt. Aufbruch in die Moderne*, Berlin 2001, p. 138.

23 Alexander von HUMBOLDT, *Einleitung oder Ideen zu einer Geographie der Pflanzen, nebst einem Naturgemälde der Tropenländer*, Tübingen 1807.

24 Ilse JAHN, Fritz LANGE, *Die Jugendbriefe Alexander von Humboldts 1787–1799*, Berlin 1973, p. 346.

25 Wilhelm von Humboldts *Tagebücher*, éd. par Albert LEITZMANN, Berlin 1968, p. 198.

derzufinden ist; denn Aristoteles und Plinius, der den ästhetischen Sinn des Menschen und dessen Ausbildung in der Kunstliebe mit in die Naturbeschreibung zog, diese Alten hatten gewiss weitere Gesichtspunkte als unsere elenden Registratoren der Natur²⁶.«

L'énigmatique rupture de Humboldt avec Schelling et les philosophes de la nature fut la conséquence de la crise de la philosophie de la nature même. Les intentions de Humboldt demeurent incertaines pendant des années (d'où la discordance entre les biographes de Humboldt). Cette incertitude relève, d'une part, de la subordination des convictions scientifiques de Humboldt à des intérêts strictement politiques. En effet, le mécénat de Karl August fit de la philosophie de la nature le cœur de la recherche scientifique à l'université de Iéna. Une rupture avec la philosophie de la nature impliquait à l'époque une espèce d'ostracisme envers la communauté scientifique allemande. D'autre part, l'incertitude relève d'un éloignement progressif. Si, au commencement du siècle, les convictions scientifiques de Humboldt trouvèrent des connivences chez les philosophes de la nature, après 1805 la progressive hostilité de Humboldt évoquait le tournant de Schelling vers une espèce de romantisme mythique qui fit de la philosophie de la nature une sorte de nouvelle théologie.

Or, par opposition aux critiques émises par Humboldt sur les philosophes de la nature, nous trouvons chez Schiller un document des critiques émises par les philosophes et poètes romantiques sur l'explorateur prussien. Dans une lettre adressée à Körner le 6 août 1797, Schiller attribuait à Humboldt tous les défauts des matérialistes français: l'étroitesse de l'objectification de la nature, le caractère rustre de son imagination, la pauvreté de ses concepts, le caractère serré de son entendement et la praticité de son esprit:

»Über Alexander habe ich kein rechtes Urtheil; ich fürchte aber, trotz aller seiner Talente und seiner rastlosen Thätigkeit wird er in seiner Wissenschaft nie etwas Grosses leisten. Eine zu kleine, unruhige Eitelkeit beseelt noch sein ganzes Wirken. Ich kann ihm keinen Funken eines reinen, objectiven Interesses abmerken, und wie sonderbar es auch klingen mag, so finde ich in ihm, bei allem Ungeheuern Reichthum des Stoffes, eine Dürftigkeit des Sinnes, die bei dem Gegenstande, den er behandelt, das schlimmste Uebel ist²⁷.«

Par opposition au rationalisme des Lumières représenté par Humboldt, Schiller met en avant, comme le montre Löwenberg, une »individualité poétique et idéaliste« qui relève plus d'une »contemplation spirituelle« que d'une observation scientifique²⁸. La méthode des sciences de la nature, comme celle de Humboldt, ne faisait que remplacer, selon Schiller, la grâce divine par la loi et le chiffre, l'événement poétique par l'enchaînement des séries numériques, l'expérience du sublime par l'objectivation uniforme d'une nature inerte. Si le poète, selon Schiller, se situe à l'intérieur de la pensée abstraite et formaliste de la philosophie, il est toutefois obligé d'enquêter sur les causes premières: il doit conférer la perspective la plus large – celle de la grandeur et de la beauté – non pas à l'abstraction de la raison, non plus à l'observation empirique, mais aux profondeurs de l'esprit et du cœur: »Trittst du heraus zur Natur aus deinem künstlichen Kreis, sieht sie vor dir in ihrer großen Ruhe, in ihrer naiven Schönheit, in ihrer kindlichen Unschuld und Einfalt; dann verweile bei diesem Bilde, pflege dieses Gefühl, es ist deiner herrlichsten

26 JAHN, LANGE (voir n. 24), p. 346.

27 Ingo Schwarz, »Ein beschränkter Verstandesmensch ohne Einbildungskraft«. Anmerkungen zu Friedrich Schillers Urteil über Alexander von Humboldt, dans: Humboldt im Netz IV/6 (2003), <http://www.uni-potsdam.de/romanistik/hin/hin6/schwarz.htm> (11.3.2015).

28 Julius LÖWENBERG, Alexander von Humboldt: Bibliograph. Übersicht seiner Werke, Schriften u. zerstreuten Abhandlungen, dans: BRUHNS, Alexander von Humboldt (voir n. 12), p. 99–101.

Menschheit würdig²⁹. « Il ne suffit pas d'écouter avec les oreilles, de regarder avec les yeux ou de penser avec l'esprit; le cœur du poète doit être débordé de la plus pure et de la plus noble sensibilité divine. Schiller évoque l'antithèse science/poésie sous la formule sujet/objet. D'une part, il y a la méthode de la science: celle d'Alexander von Humboldt. Celle-ci se situe, sous la forme d'une mise à distance de l'objet, dans la perspective de l'observateur extérieur – celle de l'objectivation de l'altérité au moyen des formules numériques ou logiques. D'autre part, il y a la méthode de la poésie. Celle-ci se sert d'une harmonie poétique qui tente de rompre avec la distinction sujet/objet pour édifier une seule nature: la nature de l'acte poétique. Cependant la rupture avec la distinction sujet/objet n'est pour Schiller (à la différence de Schelling) qu'une espèce de mirage: »Nur durch das, was wir ihr leihen, reizt und entzückt uns die Natur. Die Anmuth, in die sie sich kleidet, ist nur der Widerschein der innern Anmuth in der Seele ihres Beschauers, und grossmüthig küssen wir den Spiegel, der uns mit unserm eigenen Bilde überrascht³⁰. «

Conclusion: une époque lamentable

Or, comme le dit Julius Löwenberg, après la mort de Fichte, en 1814, lorsque la philosophie de Schelling dominait le sud des principautés allemandes, alors que celle de Hegel dominait le nord, la philosophie de la nature régnait au sein de tout le spectre scientifique: aussi bien la physique que la chimie, la philosophie de la nature et l'astronomie étaient alors dominées par un idéalisme philosophique et poétique (mais aussi mystique et mythique):

»Als aber nach Fichte's Tode, 1814, Schelling die Wissenschaft des südlichen Deutschlands, Hegel die des nördlichen zu beherrschen anfangen, da glaubte die Philosophie die Resultate, zu denen die Erfahrungswissenschaften schliesslich gelangen müssten, im voraus auch ohne Erfahrung, durch das reine Denken, aus der Idee des Absoluten, finden zu können. Sie zog das reine Denken der nüchternen empirischen Arbeit der Naturforschung vor [...]. Es entstand eine Chemie, bei der man sich die Hände nicht nass machte, eine Astronomie, bei dem man nicht mass und nicht rechnete [...]. Humboldt konnte dem Verfall nicht wehren³¹. «

Il s'agissait de la recherche de »l'idée de l'absolu« et d'autres investigations hétérodoxes que Humboldt lui-même qualifierait plus tard de »bal masqué des plus délirants Naturphilosophen« et de temps des »folles saturnales«³². En effet, après la crise de la philosophie de la nature, nous trouvons les premiers jugements sévères de Humboldt vis-à-vis des philosophes de la nature. Dans une lettre de 1841 à Varnhagen von Ense, où il cite avec ironie et dérision des aphorismes de Schelling et ses collègues, il émit son dernier et définitif jugement sur la philosophie de la nature: »Es ist eine bejammernswürdige Epoche gewesen, in der Deutschland hinter England und Frankreich tief herabgesunken ist³³. «

29 Friedrich SCHILLER, *Über naive und sentimentalische Dichtung*, 1^{re} partie, *Über das Naive*, dans: *Die Horen* 11 (1795), p. 43–44.

30 BRUHNS, *Alexander von Humboldt* (voir n. 12), p. 218–219.

31 LÖWENBERG, *Alexander von Humboldt* (voir n. 28), p. 230.

32 *Briefe von Alexander von Humboldt* (voir n. 5), p. 54.

33 *Ibid.*